

C H R O N I Q U E S

I - Pistes de réflexion sur la prédication

Il n'est pas question de donner ici une liste des travaux récents parus sur un problème qui se trouve en plein renouvellement. On trouvera dans *Gregorianum*, 40 (1959), p. 671-744, une analyse des travaux, tant catholiques que protestants, consacrés à ce problème depuis plus de vingt ans. Il suffira de signaler quelques ouvrages de langue française.

Une réflexion sur la Prédication engage une phénoménologie et une philosophie de la Parole. On pourra utiliser G. GUSDORF, *La parole*, Paris, 1952, P. U. F., et L. LAVELLE, *La parole et l'écriture*, Paris, 1942, L'Artisan du livre. La première étude traite exclusivement de la Parole, tandis que l'ouvrage de L. Lavelle envisage d'autres moyens de communication : le langage et l'écriture. On pourra consulter aussi M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, 1945, N. R. F. (1^{re} partie, chap. VI) et *Le langage du silence*, dans *Les temps modernes*, VII (1951).

Dans la réflexion actuelle sur la Prédication apparaît l'urgence d'une théologie de la Parole de Dieu. La pensée catholique n'est pas encore mûre pour une synthèse comme celle de K. Barth. Le Père L.-M. DEWAILLY, o. p. prépare une nouvelle édition de son excellent petit livre *Jésus-Christ, Parole de Dieu* (Ed. du cerf, Coll. Témoins de Dieu, 5), qui fournit les grandes lignes de cette recherche. Dans la collection des « Cahiers de l'Actualité religieuse » (Casterman) paraîtra prochainement une livraison sur ce thème ; elle rassemblera les rapports présentés à une session d'études tenue au couvent dominicain de la Sarthe.

Depuis l'encyclique de Pie x *Acerbo nimis* (15 avril 1905), qui est orientée plutôt vers l'enseignement catéchistique que vers la prédication homilétique, et celle de Benoît xv *Humani*

generis (15 juin 1917), prolongée par l'instruction de la Sacrée Congrégation Consistoriale du 28 juin 1917, aucun document pontifical important ne semble avoir traité de la Prédication, sauf les consignes annuelles aux prédicateurs du carême.

L'Écriture comme source du message est l'objet de multiples études. Il n'existe, en notre langue, aucun ouvrage comparable au célèbre travail de C. H. DODD sur la Prédication apostolique, qui inspire tant d'articles catholiques. L'essentiel de ses conclusions a été utilisé par le P. HITZ dans *L'annonce missionnaire de l'Évangile*, Paris, 1954, Ed. du Cerf (Chap. II). Plutôt que de traduire l'opuscule de Dodd, aujourd'hui modifié par des études de détail, il vaudrait mieux construire un ouvrage d'ensemble, qui envisagerait non seulement le « kérygme », mais aussi la « catéchèse » et les autres fonctions de la Parole.

Le genre « Traité de la Prédication », même lorsqu'il s'agit des plus modernes, a donc un peu vieilli. Le meilleur demeure encore celui du P. SERTILLANGES, *L'orateur chrétien*, Paris 1930, Ed. du Cerf. C'est l'un des rares traités de ce genre qui commence par un livre 1^{er} intitulé : « La Parole de Dieu en elle-même ». Les meilleurs traités de prédication sont encore sans doute les Homélie et les Catéchèses des Pères. Mais il manque aussi une synthèse sur la Prédication patristique ! Signalons le traité d'un pasteur : la lettre de saint François de Sales à André Frémyot, archevêque de Bourges (1604, Œuvres éd. d'Annecy, t. XII, vol. II, p. 299-305) et le sermon de Bossuet sur la Parole de Dieu pour le II^e dimanche de Carême (1633, éd. Lachat, vol. IX, p. 112-134). Ce dernier est nourri de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin, dans sa comparaison entre la Parole et l'Eucharistie. Il a des accents que l'on ne retrouvera plus que dans la bouche du Curé d'Ars : « Le Corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement présent dans le sacrement adorable que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique ». La problématique actuelle de la Prédication est bien posée par F.-X. ARNOLD dans un ouvrage d'une portée plus générale : *Proclamation de la Foi et Communauté de Foi*, Bruxelles, 1957, Lumen

Vitae. Cet ouvrage est d'un maître de la réflexion pastorale et il met bien en relief tous les gauchissements issus de la Contre-Réforme.

Les diverses fonctions de la Prédication n'ont pas été également abordées par la recherche des dernières années. La prédication missionnaire en particulier nécessitera une réflexion plus profonde sur l'expérience en cours au niveau de la mission permanente ou dans le cadre de la mission à l'intérieur. L'article « Évangélisation » du P. A. LIÉGÉ, o. p. dans l'encyclopédie *Catholicisme* fournit une excellente approche. Le renouveau de la prédication missionnaire à l'intérieur fait l'objet des chap. III et IV de l'ouvrage du P. HIRTZ, que tout prêtre devrait méditer.

La prédication pastorale a été plus favorisée, semble-t-il, par les travaux de l'heure. Le Centre de pastorale liturgique (C. P. L.) a inscrit le renouveau de la Prédication dans ses préoccupations profondes, mais surtout, au moins pendant les premières années, avec une optique résolument homilétique. Il suffit de signaler deux cahiers de *La Maison-Dieu* : n° 16, « Prédication biblique et liturgique » (1948) et n° 39, « Aux sources de la Prédication » (1954). On trouvera dans ces cahiers la pensée stimulante du P. BOUYER, avec d'autres contributions du P. LIÉGÉ ou de l'abbé R. GIRAULT, pour ne citer que les plus durables ! Le Congrès du C. P. L. de Strasbourg (1957) reprend le même thème « Parole de Dieu et Liturgie » (Coll. Lex orandi, Ed. du Cerf, 1958), avec l'exposé magistral de H. URS VON BALTHASAR sur « Dieu a parlé un langage d'homme ». Sur le thème de l'humanité de la Parole de Dieu, chez les prédicateurs, on lira aussi avec profit les réflexions savoureuses du P. Pie DUPLOYÉ, o. p., dans *Rhétorique et Parole de Dieu*, Paris 1955, Ed. du Cerf.

Le Congrès de l'Union des Œuvres tenu à Montpellier en 1954 avait consacré ses débats au « Prêtre ministre de la Parole » (Fleurus, Paris, 1955). On trouvera, entre autres, parmi les rapports, le point de vue de l'usager donné par J.-P. DUBOIS-DUMÉE à partir de la meilleure enquête faite à l'heure

présente auprès des fidèles, et le point de vue d'un pasteur comme M. H. LE SOURD, curé de Saint-Sulpice. Cette dernière communication a été réimprimée dans le n° 1 (1956) de la revue *Paroisse et Mission*, qui contient également quelques « Suggestions pour notre prédication » par l'Equipe sacerdotale de Saint-Joseph de Nice.

Dans une conférence faite à un groupe de prêtres parisiens et publiée dans *La revue nouvelle*, XXIX (1959), p. 137-147, le P. Jérôme Hamer, o. p. conclut, avec raison, que « la crise de la prédication est une crise théologique » qui ne sera pas résolue « tant que nous n'aurons pas une vue claire sur la place de la Parole de Dieu dans le plan divin »¹.

Yves-Bernard TRÉMEL, o. p.

René BEAUPÈRE, o. p.

1. On comparera ce que le P. Pierre Charles, s. j. écrivait naguère de « cette vénérable institution ecclésiastique qu'est le sermon. Il est là [...] depuis des siècles. C'est donc, pensons-nous, qu'il répond à une nécessité. Il bénéficie d'une prescription immémoriale. On ne s'occupe — avec des résultats assez décevants d'ailleurs — que de le rajeunir, de l'adapter, de le rendre intéressant, ou au moins pas trop fastidieux pour l'auditeur et pas trop onéreux pour le prédicateur. Qu'il puisse être, en lui-même, un problème théologique, c'est ce qui n'apparaît guère. Il relève de la simple pastorale, pense-t-on. Et il est assez notable que nos grandes encyclopédies, comme le *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant-Mangenot-Amman, le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie* de Cabrol-Leclercq, ne contiennent pas un seul article consacré à la prédication. On dirait que sur ce sujet il n'y ait rien à dire et que tout le monde sache parfaitement ce qu'il en est » (*Réflexions sur la théologie du sermon*, dans *Nouvelle revue théologique*, 1947, p. 581).

II - Réflexions protestantes

L'Eglise Réformée de France avait mis à l'ordre du jour de ses Synodes, en 1951-1952, « l'actualité de la prédication ». Il nous a paru intéressant de consacrer quelques pages à certains des travaux préparés à cette occasion, et aussi à une étude ultérieure significative. A l'aide de l'ensemble des contributions de ce numéro de *Lumière et Vie*, nos lecteurs n'auront pas de peine à voir les points sur lesquels la pensée protestante n'est pas acceptable pour un catholique. Mais ils seront surtout sensibles, nous l'espérons, aux éléments positifs, enrichissants, qui se trouvent dans plusieurs des pages que nous allons citer.

Le pasteur Pierre Marcel fournit sa contribution à la préparation des Synodes dans un numéro spécial de *La revue réformée* : « L'actualité de la prédication » (1951, n° 7). L'auteur commence par rappeler, en quelques pages, l'enseignement de l'Écriture concernant la nécessité et l'obligation de prêcher l'Évangile ; le contenu, la puissance, l'efficacité et les modalités de cette prédication ; l'état d'âme de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent.

Il élimine ensuite deux interprétations fausses de la puissance de la prédication : la puissance de la parole prêchée ne réside pas en elle-même, c'est-à-dire dans les vérités qu'elle contient, et il n'est pas exact non plus de dire, avec les théistes, que l'Esprit agit *dans* la vérité. « Il nous est impossible, écrit-il, d'imputer la puissance salvatrice et sanctifiante de l'Écriture et celle de la parole prêchée à la puissance morale des vérités qu'elles contiennent, ou à une simple coopération de l'Esprit, analogue à celle par laquelle Dieu coopère avec les

causes secondes. La puissance de l'Évangile et de la prédication est conférée à l'Esprit, considéré comme une Personne divine. Pour nous, l'Esprit s'accouple à la parole et agit *avec* elle. La prédication de la parole et l'action de l'Esprit Saint vont de pair et, en règle générale, *l'Esprit n'agit pas sans la parole*. L'Écriture n'a pas été imprimée une fois pour toutes par l'Esprit ; elle est continuellement portée, conservée et rendue efficace par ce même Esprit » (p. 19-20).

L'authentique doctrine réformée de la parole de Dieu considérée comme *moyen de grâce* occupe, aux yeux du pasteur Marcel, une position médiane entre la doctrine catholique des moyens de grâce et la doctrine « spiritualiste » qui nie l'existence de tels moyens : « Ce n'est pas l'Église, mais la parole de Dieu qui est le moyen de grâce par excellence. Le sacrement lui-même est subordonné à la parole et, sans la parole, il n'a pas la moindre signification ni la moindre puissance. Selon l'ordre du Christ, cette parole, moyen de grâce par excellence, doit être administrée au sein de l'Église, dans l'exercice du ministère pastoral, charge sainte qui n'exclut pas, mais suppose que cette parole soit placée dans toutes les mains, qu'elle soit claire pour quiconque la sonde avec la faim et la soif du salut, et qu'elle accomplisse son œuvre, non seulement lorsqu'elle est publiquement prêchée, mais aussi quand elle est méditée et sondée en particulier » (p. 30-31).

S'étant ainsi situé vis-à-vis du catholicisme, le pasteur Marcel se tourne vers le « spiritualisme » : « La parole n'est pas un vain bruit, un signe vide, un froid symbole ; car toute parole, même celle de l'homme, possède une puissance plus grande et plus durable que celle de l'épée ; elle englobe la pensée, l'esprit, l'âme et la vie. Si cela est vrai de la parole en général, à combien plus forte raison de la parole qui, sortant de la bouche de Dieu, est prononcée par lui. C'est une parole qui crée et qui conserve, qui juge et qui fait mourir, qui régénère et qui renouvelle, qui accomplit toujours son œuvre, et qui ne revient jamais à lui sans effet » (p. 31).

La Loi et l'Évangile constituent à eux deux le contenu de la prédication : « Tant dans l'Ancien que dans le Nouveau

Testament, écrit le pasteur Marcel, la Loi englobe tout ce qui est une révélation de la volonté de Dieu sous la forme d'un commandement ou d'une interdiction, et l'Évangile, tout ce qui se réfère à l'œuvre de la réconciliation et annonce l'amour de Dieu en Jésus-Christ qui cherche et régénère le pécheur » (p. 41-42).

Enfin, notre auteur en vient à l'actualité de la prédication. Il note, d'abord, l'actualité permanente de la Révélation en Jésus-Christ : « C'est un véritable lieu commun de dire que Dieu, étant *éternel*, est toujours *actuel* : que l'« actualité » de Dieu pour le monde et les hommes est toujours la même ; que le Christ en tant que prophète, sacrificeur et roi est, lui aussi, toujours « actuel ». Il va également de soi que l'Évangile et la Loi étant éternels, sont aussi toujours « actuels » puisque ceux qu'ils concernent sont, à travers les siècles, hier, aujourd'hui et demain, toujours les mêmes (*Matth.*, 5, 18-20). *Ainsi, la parole de Dieu, la parole du Christ et des apôtres, composant la révélation contenue dans les Saintes Écritures, fut, est et demeure en tout temps et chaque jour que Dieu accorde dans sa patience, l'actualité même pour les hommes et pour le monde.* Cette parole a été prononcée à cause de cette actualité qui est la nôtre, celle de notre révolte et de notre péché, de notre esclavage et de notre mort. La parole de Dieu ne s'adresse par conséquent pas à l'actualité *subjective* et factice, tout empreinte d'appréciations aussi indulgentes que fallacieuses, de ma réflexion sur moi-même, sur la nature de mon être et mes buts d'existence ; mais à cette actualité *objective* et vraie, dépouillée de tous les mensonges de la subjectivité humaine, actualité qui, dans son objectivité foncière détermine ce que je suis en moi-même et de moi-même *par rapport au Dieu qui m'a créé*, ce que je dois être et devenir selon sa volonté, sous peine de perdre ma vie et de le déshonorer » (p. 44).

La parole — si on la veut actuelle — doit être tirée de l'Écriture et prêchée selon l'Écriture. La première *Liturgie des Églises Réformées de France* le précisait clairement : « Du message du salut, le ministre, dans sa prédication, devra donc prendre quelque texte de la Sainte Écriture, lequel il lit pleine-

ment comme le fit Jésus en Nazareth, et après la lecture, il déclare mot à mot, sans sauter, amenant les passages qui sont en l'Écriture, servant à la déclaration d'icelui, qu'il expose, sans sortir hors la Sainte Écriture, afin qu'on ne brouille point la pure parole de Dieu avec l'ordure des hommes, apportant fidèlement la parole et ne parlant que la parole de Dieu » (p. 45). Et le pasteur Marcel commente : « La parole *propre* au prédicateur, très au fait peut-être des événements présents du monde, des modes philosophiques ou du goût du jour, perd toute actualité véritable pour sombrer dans la banalité éphémère du moment » (p. 45).

La parole doit être prêchée et écoutée « pour les motifs que le Christ et l'Écriture désignent expressément comme étant ceux de toute prédication, et pour ces motifs seuls » (p. 46), car, « avec la prédication, c'est Dieu lui-même qui nous parle et qui appelle tous ceux qui écoutent au salut en Jésus-Christ » (p. 47).

La lecture privée de la Bible est insuffisante pour accomplir le croyant : « Pour comprendre les Écritures, nous devons les lire en privé et les entendre prêcher en public » (p. 49). Et le pasteur Marcel insiste sur la nécessité de la prédication ecclésiale : « Les mystères de Dieu sont faits pour être médités, expliqués, compris et mis en pratique à plusieurs, et non chacun pour soi. Non seulement l'Écriture enseigne, mais l'expérience prouve que *la parole de Dieu ne peut exister sans un peuple de Dieu*, ce peuple fût-il petit. L'intelligence de la parole est liée à l'Église, à la communion avec l'Église. Ses docteurs ne peuvent penser, enseigner, agir que dans cette communion. La vraie prédication est le signe visible de l'Église véritable, et là où est l'Église véritable, là est la vraie prédication. « Qui prêcherait ou écouterait la parole sinon *un peuple de Dieu* ? », disait Luther. Le ministère de la parole de Dieu est lié à l'Église, non à une personne. Impossible de savoir ce qu'est véritablement *la parole de Dieu*, lue ou entendue, sans savoir en même temps ce qu'est l'Église. Elles sont interdépendantes comme les deux montants d'une échelle » (p. 51).

Les dernières pages du travail du pasteur Marcel tentent de donner les caractéristiques d'une « prédication actuelle ». Il faut prêcher, d'abord, *avec opportunité*, c'est-à-dire « appliquer proprement et avec dextérité les prophéties, menaces, promesses et toute la doctrine de l'Écriture, selon que le requiert la nécessité présente de l'Église » (Calvin). Il faut prêcher, ensuite, *avec vigueur* et ne pas hésiter à inviter sérieusement les auditeurs à se repentir et à croire, à accepter le Christ par la foi. Il faut prêcher, encore, *avec simplicité* : « La prédication sera dépouillée de tout ce qui n'édifie pas. Les discussions théologiques superflues, les questions inutiles ou subtiles, qui pourraient troubler les fidèles, sont exclues » (p. 63). Cette simplicité implique la précision du vocabulaire ; mais elle n'est pas incompatible avec le langage de l'Écriture : elle exige même son emploi. Il faut prêcher, enfin, *avec vivacité*, dans la liberté du Saint-Esprit : « En nous et dans l'Église, tout dépend de l'Esprit ; et puisque Dieu, comme un père qui nourrit ses enfants selon leurs besoins, donne le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent (*Luc*, 11, 11-13), tout dépend, en dernière instance, de nos rapports avec l'Esprit : ceux du prédicateur, de chaque fidèle et de l'Église. La prédication au sens propre de parole *prêchée* dépend tout entière de l'Esprit » (p. 73).

*
* *

Le travail de Pierre Marcel est apprécié de façon assez critique par le pasteur André Dumas dans le rapport qu'il présente sur ce même sujet au Synode régional de Sainte-Foy-la-Grande (novembre 1951) et qui a été publié par la revue *Foi et Vie* (1953, p. 1-14). « Le pasteur Pierre Marcel, écrit André Dumas, pense donner une solution à la recherche de *l'actualité de la prédication* en rappelant avec des citations bibliques et des passages de Calvin l'utilité d'une annonce opportune, vigoureuse, simple et vive, des grandes vérités chrétiennes sur la loi et l'Évangile, le salut et la malédiction. Intention louable de faire échapper la prédication au subjectivisme, qui perd de vue l'objet de la foi, la puissance de la vérité elle-même. Mais solution à mon sens stérilisante, fundamenta-

liste, qui traite la Bible et les Réformateurs comme les contenants de vérités immuables, que nous n'aurions plus qu'à extraire au mieux de notre savoir-faire. M. Pierre Marcel oublie trop, me semble-t-il, que la prédication est mouvement de la Parole de Dieu vers l'être humain, que la Bible elle-même, et tout particulièrement le Nouveau Testament, sont prédication, et que s'il nous faut donc prêcher *le* contenu biblique, il nous faut également prêcher *comme* la Bible, comme la Réforme, pour notre temps, sachant qu'aucune orthodoxie ne pourra nous livrer d'avance les vérités qui sont à dévoiler » (p. 2-3). Et plus loin : « Nous redoutons la tranquillité d'une orthodoxie trompeuse, qui pense suffisant pour la prédication d'être exacte, sûre de son objet, de sa mission, pour se manifester du même coup actuelle, c'est-à-dire réalisant le miracle d'exprimer la bonté et dans la bonté l'exigence de Dieu aux hommes d'aujourd'hui. Le renouveau théologique d'il y a trente ans a commencé avec un certain romantisme concernant le seul prophète de la Parole de Dieu. Il ne faudrait pas qu'il s'achève sur une scolastique du seul message » (p. 3).

En conséquence de quoi, dans son exposé, André Dumas concentrera principalement son attention non sur le prédicateur, ni sur la prédication, mais sur l'auditoire. Le prédicateur doit d'abord rapprocher de tout son auditoire le monde de la Bible et la Parole qui l'exprime : « Calvin nous livre une excellente parabole à l'usage des prédicateurs qui se plaignent de ne plus être suivis par un auditoire qui croit déjà savoir ce qu'ils vont prêcher. Cela ne vient-il pas, dit-il aux pasteurs, de ce que, soit vous donnez des sermons durs comme un gros morceau de pain sec, sans avoir pris le soin d'en briser la croûte et d'en couper de petits morceaux comestibles pour vos auditoires, soit de ce que vous jetez toutes vos idées en vrac, comme un mauvais serviteur étalerait sur la table les plats de son maître sans y rien ranger, lui laissant le soin de découvrir dans ce tas de victuailles son repas. Evitons donc ces deux types de prédication, que j'appellerai *au pain sec* (le pain est là, je suis fidèle, même si vous vous y cassez les dents) et à *l'auberge espagnole* (à chacun de trouver son boire et son manger !). Tâchons que nos sermons ressemblent à un

poing d'abord dur et fermé qui s'ouvre peu à peu en main tendue et nourrissante, afin que le monde étrange et lointain de la Bible, les hommes et les choses de Dieu s'avancent dans nos vies actuelles » (p. 6).

Le prédicateur doit ensuite, selon André Dumas, rapprocher de ses paroles les pensées les plus secrètes des auditeurs présents et les questions les plus vives ou les refus les plus confus des absents. Ceci doit l'amener à ne pas négliger les deux plans de l'incroyance et de la politique.

La prédication doit aussi bouleverser la vie de chacun. « La prédication ne dit pas en effet : *Supportez le mal, adaptez-vous à la servitude*, mais : *Sortez de cette génération perverse ! Changez* » (p. 10).

Enfin, le prédicateur doit « grouper tous les présents en un peuple saisi, délivré et actif dans la prière et dans le chant » (p. 11).

Les moyens à employer, pour garder à la prédication son actualité, dépendent évidemment des capacités de chacun.

*
* *

Au Synode national de Paris (juin 1952), deux rapporteurs — un laïc, un pasteur — avaient été chargés d'introduire le thème de la prédication. Nous proposerons à nos lecteurs quelques réflexions extraites du deuxième rapport.

« On ne peut pas distinguer absolument, écrit le pasteur Th. Riebel, la prédication faite à l'Eglise de la prédication faite *par* l'Eglise. Autrement dit, on ne peut pas séparer le sermon du dimanche de cette autre forme de la prédication, qui est la vie même des fidèles et de la communauté des fidèles. C'est bien toute l'Eglise, unie en Jésus-Christ d'une union permanente dont la Sainte-Cène et les réunions portées au programme de l'activité paroissiale sont les moments visibles, qui est appelée à prêcher Jésus-Christ. Mais cette communauté n'existe pas par elle-même tout naturellement : cette Eglise confessante reçoit sa vie de la parole qu'elle écoute, et qu'elle écoute en particulier le dimanche, quand le pasteur prêche. Elle ne peut dire autre chose que ce qu'elle entend. Il n'y a pas une parole pour l'Eglise et même une autre, dis-

tincte de la première, pour le monde. L'une ou l'autre n'est qu'une seule et même Parole [...] Le sermon doit donc aboutir au témoignage de toute la communauté ».

Et, plus loin : « Dans la prédication chrétienne, c'est Dieu qui parle aux hommes [...] Liée par cette Parole éternelle, chargée de *cette* prédication-là, voici que l'Eglise est délivrée du mauvais souci de « rendre » sa prédication actuelle en l'adaptant aux courants et aux préoccupations actuelles du monde. Cette vieille dame qu'est l'Eglise n'a pas à se farder pour paraître jeune. Elle n'a pas à se défendre de la vieillesse, car l'Éternel Lui-même l'en défend et, en son éternelle Parole, renouvelle l'authentique jeunesse de Son Eglise. Les vêtements de l'actualité mondiale ou mondaine sont toujours sur l'Eglise des vêtements d'emprunt. La chaire de nos temples n'est pas destinée à des discours hebdomadaires sur l'actualité : elle est destinée à l'explication du texte de l'Écriture sainte. Car dans cette vieille Écriture sainte est contenue la seule parole vraiment présente : celle qui est en Jésus-Christ, lequel a été ressuscité des morts, c'est-à-dire arraché à la puissance même du passé, pour être le plus authentique de nos contemporains ».

« Ainsi donc, dire que la Parole de Dieu est éternellement ne signifie pas qu'elle soit en dehors de notre temps, mais, bien au contraire, qu'elle est, en chaque temps, exactement de ce temps-là. Quand Dieu parle, c'est toujours maintenant qu'Il parle. Quand Il parle, c'est notre présent qui est mis en question, atteint, placé dans la lumière inattendue de Jésus-Christ. Il peut arriver que notre actualité, dans cette lumière-là, nous soit révélée telle que, sans Jésus-Christ, nous ne l'aurions pas soupçonnée. Car Dieu, dans Sa Parole, s'Il nous répond, nous interroge également. La lampe qui est à nos pieds révèle, au bord de notre sentier, bien des choses près desquelles, sans cette lumière, nous serions passés sans les voir ».

« La prédication, pour être biblique, ne peut donc pas se contenter d'être une répétition, une paraphrase ou un commentaire des textes de la Bible, choisis indifféremment parce qu'ils sont tous vrais en eux-mêmes. Elle ne peut pas davantage être un exposé de saine théologie (quoique la théologie soit

aussi indispensable à la prédication que l'invisible squelette l'est à la station verticale de notre corps). Le prédicateur n'est pas un conférencier religieux libre d'utiliser devant les uns comme devant les autres ce qu'il a préparé, sans se soucier de ce que sont ces uns et ces autres. Il n'est pas non plus un docteur. La prédication n'est ni un cours ni une conférence prononcés devant des hommes : elle est une parole adressée à des hommes ».

Et voici, enfin, la conclusion du rapport du pasteur Riebel : « Mais alors, serons-nous jamais à l'aise et tranquille ? Non : nous ne le serons jamais. Celui qui nous a appelés ne nous a promis ni confort ni tranquillité. Il nous a seulement promis son assistance. C'est par cette assistance que nous pouvons, mal à l'aise et inquiets, nous retrouver dimanche après dimanche dans la chaire de l'Eglise, jamais sûrs d'y être ce qu'il faudrait y être, et cependant singulièrement heureux d'y être, parce que, simplement, en y étant, nous témoignons que Dieu est bon. Nous le savons bien qu'Il est bon, puisque de cette bonté que nous annonçons, nous vivons nous aussi. Or cette bonté, nous savons qu'elle est actuelle ».

★

Le dernier texte sur lequel nous souhaitons attirer l'attention n'a pas été composé pour les Synodes de l'Eglise Réformée de France. Il est formé de cours donnés par le pasteur J.-J. von Allmen, à la première « Semaine romande de théologie pastorale » (septembre 1955) et publiés par la revue *Verbum Caro*, IX (1955), p. 110-157. Pour l'auteur, il s'agit, non pas de se demander ce qu'il faut prêcher, mais « d'examiner ce qui se passe quand nous prêchons, comment faire le passage de la source aux destinataires de la prédication, quels sont la place et le rôle de la prédication dans le culte, comment préparer nos prédications et quel devoir œcuménique » impose à l'Eglise réformée la prétention d'être « l'Eglise de la Parole » (p. 110).

Nous résumerons d'abord brièvement l'ensemble des thèses de J.-J. von Allmen, avant de nous arrêter un peu plus longuement sur ce qu'il dit du lien de la prédication avec le culte.

Dieu lui-même est à l'œuvre dans notre prédication, parce qu'elle se situe à la suite de la prédication de Jésus et par anticipation de la Parole qu'il prononcera à son retour : La prédication est « un discours de Dieu plutôt qu'un discours sur Dieu... Dieu lui-même est à l'œuvre dans la prédication. La prédication est un événement où Dieu agit » (p. 111). Une conséquence importante est l'aspect « sacramental » de la prédication : « C'est là une des raisons nombreuses de ne pas opposer la prédication et les sacrements, mais de donner au contraire à la doctrine de la Parole de Dieu, à cause du miracle de l'incarnation, une acception à la fois homilétique et baptismale ou eucharistique » (p. 112). La prédication est le moyen par excellence du *rassemblement* de l'Eglise. L'*édification* de l'Eglise s'effectue non seulement par la prédication, mais aussi « par l'eucharistie, la liturgie, la cure d'âmes, la discipline, les actes ecclésiastiques, la catéchèse, les études bibliques, les œuvres de la diaconie, le témoignage de ses membres, etc. » (p. 113).

La Parole que Dieu a dite au monde a été prononcée dans une autre langue et dans un autre temps que les nôtres : nous sommes chargés de la traduire et de l'actualiser. Le texte de la Parole que nous avons à traduire et à actualiser est consigné dans l'Écriture sainte, témoignage canonique des apôtres et des prophètes. Certes, il est possible de prêcher la Parole de Dieu sans prêcher un texte scripturaire. Mais cette liberté et cette possibilité ne sauraient devenir une règle de conduite car le texte scripturaire protège le prédicateur et est le garant du caractère historique de la révélation qu'il doit transmettre. Enfin, traduction et actualisation de la Parole de Dieu doivent se faire avec l'amour et dans le Saint-Esprit.

Après avoir précisé la place de la prédication dans le culte — point sur lequel nous allons revenir — J.-J. von Allmen insiste sur la préparation de la prédication et montre comment la prédication d'édification (distinguée de la prédication missionnaire) constitue l'apport proprement réformé à la recherche œcuménique : « Le drame de la division chrétienne, c'est que (les) moyens ou (les) fruits de la grâce, au lieu de rester

des conducteurs vers le Christ ou ses témoins, deviennent ce qu'il faut bien appeler des idoles. Ce n'est pas la Bible qui est au centre de l'Eglise, ni les sacrements, ni le ministère, ni le prochain ; ce n'est ni la foi, ni la conversion, ni les exploits des saints : c'est Jésus-Christ. Il ne s'agit pas du tout de négliger l'un ou l'autre de ces moyens ou de ces fruits de la grâce : il s'agit de leur refuser le droit de se mettre en compétition pour briguer la place qui revient au Christ seul, il s'agit de les empêcher de croire que le Christ est mort, évanoui ou démissionnaire, et que sa succession est ouverte. Le rôle de la prédication d'édification, c'est de rappeler aux autres et à elle-même cette modestie, dont l'absence altère l'Eglise et la divise. L'unité de l'Eglise est fondée et absolument commandée par l'unicité du Christ. Si, en tant que confession réformée, nous exigeons du mouvement œcuménique qu'il prenne davantage au sérieux le rôle de la prédication dans l'édification de l'Eglise, nous ne proposerions donc pas un prétendant supplémentaire pour occuper le trône de l'Eglise, nous proposerions au contraire un moyen efficace pour faire respecter la seigneurie du Christ » (p. 152-153). Et le professeur von Allmen explique ensuite qu'à ses yeux l'homilétique pourrait fournir des arguments aux débats œcuméniques concernant, d'une part, la nature de l'unité de l'Eglise, d'autre part le ministère et la succession apostolique.

Mais plutôt que d'entrer dans ces problèmes plus particuliers, revenons aux excellentes pages que J.-J. von Allmen consacre à « la prédication dans le culte ». Elles nous paraissent, en effet, bien dignes d'être méditées.

Notre auteur affirme tout d'abord que « la prédication fait partie intégrante du culte ordinaire de l'Eglise ». Il faut que, dans un culte, la prédication et la liturgie se répondent. « L'introït, la collecte, les lectures bibliques et si possible les cantiques seront donc orientés sur le texte de la prédication » (p. 132). La prédication n'étant pas tout le culte doit être mesurée dans le temps. Elle n'a pas à occuper dans le culte une place immuable ; il est en tout cas normal qu'elle précède la partie eucharistique.

« La prédication est partie intégrante du culte *ordinaire* de l'Eglise, où chaque dimanche la paroisse se rassemble... L'eucharistie est, au même titre, partie intégrante du culte ordinaire. Mais l'Eglise peut se rassembler aussi pour d'autres cultes, par exemple pour les offices de prières matutinales ou vespérales. Ceux-ci ne remplacent pas le culte ordinaire : ils y préparent, ou ils en découlent, ou encore, tout au cours de la semaine, ils rappellent qu'elle a commencé par le dimanche, jour du Seigneur. Je crois qu'il est permis d'affirmer que si la *lecture* de la Parole de Dieu doit être partie intégrante de ces cultes extraordinaires, sa *prédication* n'est pas indispensable. Il peut y avoir des cultes chrétiens sans prédication, mais à la condition d'être référés au culte ordinaire » (p. 133).

Il n'y a pas d'opposition entre prédication et liturgie ; il y a pourtant entre elles une tension qui correspond à la tension entre le monde à venir et le monde présent : « Non pas que la liturgie soit fruit seulement du siècle à venir, ou la prédication fruit du siècle présent ; mais en ce sens que si la liturgie rattache l'Eglise à l'histoire du salut, la prédication lui rappelle qu'elle participe de cette histoire en plein dans ce siècle. Deux issues de fuite sont ainsi bouchées : la fuite vers une Eglise qui se complairait dans un liturgisme désincarné, qui s'abriterait du monde par le culte, comme aussi la fuite vers une Eglise qui se complairait dans un prophétisme hale-tant, qui s'abriterait de la paix de Dieu, de son repos eschatologique par de l'agitation homilétique » (p. 134).

Et plus loin le professeur von Allmen précise encore : « Le cycle de l'année ecclésiastique empêche la prédication de décoller de l'éternelle validité de l'Evangile, de s'évader dans un prophétisme que seule l'actualité informerait. Il rattache absolument la prédication aux événements uniques de l'histoire du salut. C'est pourquoi il faut se réjouir de voir nos Eglises retrouver un peu d'affection pour la préparation et la célébration des fêtes chrétiennes : celles-ci nous obligent à revenir régulièrement, obligatoirement, à ce qui fonde notre salut, et à dire à nos contemporains ce que signifie pour eux l'annonce, la venue, la vie, la mort, la résurrection et le triomphe de Jésus parmi nous » (p. 136-137).

Enfin J.-J. von Allmen développe l'idée que « le culte de l'Eglise n'est complet que si le sacrement accompagne la prédication, car la prédication a autant besoin du sacrement que le sacrement a besoin d'elle » (p. 137). Et il conclut : « Si l'Eglise néglige la prédication au profit du sacrement — elle le fait automatiquement quand elle oublie le caractère miraculeux de la prédication, quand la Parole de Dieu, pour elle, va de soi, quand elle fonde sa théologie sur la révélation naturelle — elle se détourne de sa vraie situation, elle oublie qu'elle n'est ici-bas qu'en pèlerinage, elle se vante d'avoir dépassé déjà le jour de la résurrection. Quand l'Eglise, dans son culte, rogne la part qui revient à la prédication, elle est donc menacée de tous les dangers de la *theologia gloriae* : l'orgueil, la suffisance, la confusion entre la vue et la foi, le refus de prendre le péché au sérieux, un certain automatisme des gestes et des formules. Mais si l'Eglise néglige le sacrement au profit de la prédication, elle abandonne aussi sa vraie situation, elle oublie qu'elle est ici-bas en pèlerinage, que le temps subit un déroulement réel, et donc que chaque jour approche chronologiquement de la parousie. Quand l'Eglise, dans son culte, rogne la part qui revient au sacrement, elle est donc menacée de tous les dangers de la *theologia crucis* : la crainte, le manque d'imagination et d'audace, la tristesse, l'éparpillement, la prise au tragique du péché, un certain scepticisme découragé et las à l'endroit de l'efficacité des moyens de grâce. C'est dans la mesure seulement où la *theologia crucis* et la *theologia gloriae* se contrebalancent dans la tension d'une *theologia viatorum* que l'Eglise est en santé. Pour soutenir et illustrer cette tension, les deux éléments majeurs du culte ne doivent être ni disqualifiés l'un par rapport à l'autre, ni séparés » (p. 141).

*
* *

C'est sur ces réflexions intéressantes du professeur von Allmen que nous terminerons ce rapide voyage en pays protestant. Nos lecteurs auront été sensibles aux nuances des différents courants que nous avons présentés. Plus « calvinienne » chez l'un, plus « barthienne » chez un autre, plus

liturgique chez un troisième : c'est toujours l'annonce de la Parole de Dieu, à laquelle les Eglises réformées accordent la première place, comme en témoigne, entre mille autres, le texte des engagements de consécration prévu, en France, par les *Ordonnances ecclésiastiques* de 1561 : « Je promets et je jure qu'au ministère auquel je suis appelé, je servirai fidèlement à Dieu, portant purement sa Parole pour édifier cette Eglise à laquelle il m'a obligé et que je n'abuserai point de sa doctrine pour servir à mes affections charnelles, ni pour complaire à homme vivant, mais que j'en userai en faisant conscience pour servir à sa gloire, à l'utilité de son peuple auquel je suis débiteur »¹.

René BEAUPÈRE, o. p.

1. Dans l'article cité plus haut, J.-J. von Allmen donne (p. 110-111) une bibliographie protestante élémentaire sur la prédication.